L'affinité étymologique des langues égyptienne et indo-européennes

Charles Abel

▶ **To cite this version:**

Charles Abel. L'affinité étymologique des langues égyptienne et indo-européennes : Mémoire destiné à la 10ème session du congrès international des orientalistes. Mémoires de la société de géographie de Lisbonne, 1892, pp.1-29. halshs-00743978

HAL Id: halshs-00743978
https://shs.hal.science/halshs-00743978

Submitted on 22 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE

L'AFFINITÉ ÉTYMOLOGIQUE

DES

LANGUES ÉGYPTIENNE ET INDO-EUROPÉENNES

MÉMOIRE DESTINÉ À LA 10ème SESSION

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

Par le Professeur

CHARLES ABEL, PH. DR.

M. S. G. L.

21 5
CM.Ge. 4596

LISBONNE

IMPRIMERIE NATIONALE

1892

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE

L'AFFINITÉ ÉTYMOLOGIQUE

DES

LANGUES ÉGYPTIENNE ET INDO-EUROPÉENNES

MÉMOIRE DESTINÉ À LA 10ème SESSION

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

Par le Professeur

CHARLES ABEL, PH. DR.

M. S. G. L.

LISBONNE

IMPRIMERIE NATIONALE

1892

INSTITUT DE PALÉONTOLOGIE HUMAINE PARIS

Fonds E. CARTAILHAC

Introite, nam et hic dii sunt.

L'AFFINITÉ ÉTYMOLOGIQUE

DES

LANGUES EGYPTIENNE ET INDO-EUROPÉENNES

Tel est le titre d'un traité dans lequel ont été résumées récemment mes preuves sur la parenté des langues égyptienne et indo-européennes.

Sans leur supposer des connaissances égyptologiques, je m'adresse d'abord à ceux qui s'occupent de l'étude comparée des langues indo-européennes, et je tâche de leur montrer la nécessité de ne pas négliger l'égyptien dans leurs propres recherches. Je me tourne ensuite vers d'autres cercles de philologistes spéciaux et généraux, afin de les intéresser à des résultats qui concernent également toute l'étymologie indo-européenne.

Pour toute preuve de ma thèse, je me suis proposé dans ce traité de faire l'analyse comparée de la racine *ker*, «courbé», commune aux langues égyptienne et indo-européennes.

Comme le demande Pott dans sa critique célèbre de *Max Müller's Kennzeichen der Sprachverwandtschaft,* je donne d'abord une longue liste de mots, qui, formés de la racine prénommée en Égyptien et en Indo-européen, ont la même forme phonétique et la même signification dans les deux familles. Je démontre ensuite l'unité de la méthode dans

la formation d'une autre catégorie de mots, dérivés de la même racine, mais apparemment différents dans les deux familles de langues.

La partie dernière devant développer l'identité étymologique des deux familles est la plus importante du traité. Elle commence par une exposition des remplacements de sons, que l'on rencontre en Égyptien sous des conditions expliquées plus bas — remplacements accomplis sans que les changements des temps ou des dialectes les aient nettement produits. Ces échanges sont établis avec une précision remarquable par ce fait, qu'ils peuvent non seulement exister dans les variantes d'un même mot, mais qu'ils se trouvent aussi souvent deux à la fois dans le corps d'un seul et même vocable. Ainsi, le premier phénomène appelé échange de son (Lautwechsel) est supplémenté et confirmé par le second, l'accroissement de son (Lautwuchs) avec échange de son (Lautwechseln der Lautwuchs). L'accroissement de son (Lautwuchs) proprement dit consiste en ce que la consonne initiale d'une racine peut être répétée au commencement ou à la fin de cette même racine, et la consonne finale à la fin, de telle sorte que, par exemple, *ker* est capable de se métamorphoser en *k-ker*, *ker-k* ou *ker-r*. Mais comme dans cette métamorphose les sons susceptibles de remplacer les dites consonnes peuvent prendre la place de celles-ci à la fin comme au commencement du mot, *ker-k* peut devenir *ker-h*, ou *k-ker* se transformer en *h-ker*, *χ-ker*, etc. En théorie, cette transformation de la racine par substitution, allongement, et allongement varié par substitution revêt une grande quantité de variantes, que l'on n'a pas entièrement atteinte dans la pratique, mais dont on a su tirer grand parti pour assigner des formes diverses phonétiques aux différentes nuances de sens qui ont pu se présenter dans la signification originale de la racine. D'après cette méthode, la racine *ker* produit des variantes allongées comme *kor-k-s* «circulus», *χ-ker* «cingere», *qer-ḥ* «urceus», *ker-r* «olla», à côté des simples substitutions

de sons comme *χr-i-s* «coxa», *hl-en* «circumjacere», *hōl-s* «circumdare», etc. Les différentes significations de ces mots, comme nous le ferons voir bientôt, loin d'invalider la force de nos raisonnements, en fournissent la preuve concluante et finale. D'ailleurs, comme les mêmes échanges se répètent constamment dans une foule de mots de signification identique, nous sommes munis de preuves abondantes et variées pour la substitution mutuelle fréquente de toutes les consonnes — de *k, g, h, χ, č, (tch), ǧ, (dj)* et plus rarement *t, s* — de *p, b, ph* — *r, l, n,* et plus rarement *m*. Nous disons, la substitution fréquente, mais pas générale, en nous réservant d'en spécialiser plus bas les éventualités.

Aux variations de son et de sens indiquées ci-dessus sont associées d'autres: le son opposé et le sens contraire. Le son opposé (Gegenlaut) présente le mot sous la forme entièrement renversée, de telle sorte que *ser* devient *res*, et que les deux formes signifient également diviser. Le sens contraire (Gegensinn) offre le même phénomène quant au sens, si bien que *sōf* se traduit à la fois par «souiller» et «nettoyer», *bēl* par «séparer» et «réunir, avec». Les deux inversions se rencontrent régulièrement dans toute racine féconde. On doit supposer que le son renversé vient de quelque conception musicale, ou plutôt d'une faculté subtile auriculaire, qui a disparu aujourd'hui. Quant au sens contraire, depuis Héraclite et Aristote jusqu'à Spinoza et Hegel, la science logique a reconnu, comme la seule possible, la formation de nos idées par les contraires. Pareillement, dans leurs récents traités de la philosophie des langues, Bain, Noiré, Duboc et d'autres ont déclaré ouvertement que ce même procédé n'était pas seulement possible, mais absolument nécessaire pour la conception des idées. Dans les langues développées, ce sens contraire, qui tout d'abord constituait la seule formation des idées, a disparu peu à peu et ne peut se découvrir que moyennant les changements phonétiques et la comparaison des dialectes alliés; dans les langues moins dévelop-

pées le phénomène pur et simple s'est conservé intact longtemps, et en maints cas subsiste encore aujourd'hui. «I have alluded to M. Petitot's remark», dit M. Brinton[1], «that in Tinne a sound often means both a notion and its opposite... This union of opposite significations according to Mr. Howse's Grammar reappears in the radicals of the Cree language. I have found a number of similar examples in the Nahuatl of Mexico and I am persuaded that they are very usual in American tongues. Dr. Abel has pointed out many in ancient Egyptian and I doubt not they were characteristic of all primitive speech. To explain their presence we must reflect on the nature of the human mind and the ascertained laws of thought. Omnis determinatio est negatio, in other words A is not not-A, in other words a quality, an idea, an element of knowledge can rise into cognition only by being limited by that which it is not. That by which it is limited is known in logic as its privative. In a previous work I pointed out that this privative is not an independent thought, but that the positive and its privative are really two aspects of the same thought (see Boole, Investigation into the laws of thought, where the logical fact is algebraically demonstrated). This highly important distinction explains how in primitive speech, before the idea had risen into clear cognition, both it and its privative were expressed by the same sound; and when it did rise into such cognition and then into expression, the original unity is still exhibited by the identity of the radical. Thus it happens that from such an unexpected quarter as an analysis of the Cree Grammar do we obtain a confirmation of the starting point of the logic of Hegel in his proposition that the identity of the Being and the Not-being is the ultimate equation of thought». En chinois aussi le sens contraire existe encore

[1] Voir, entre autres, les «Essays of an Americanist», du célèbre Professeur Brinton, publiés à Philadelphie en 1890.

dans toute sa force, si bien que *lun* signifie tout à la fois «mettre en ordre» et «troubler», *yé* «être satisfait» et «être mécontent», etc. [1].

Par conséquent, de même que le Gegenlaut présente la transformation primitive des sons, portée au plus haut degré, ainsi le Gegensinn fait voir la comparaison, source de tous nos concepts, conservée dans un seul et même mot[2]. Les deux phénomènes ont disparu seulement en apparence. En vérité, ils existent encore dans nos langues européennes, bien que les formes et les significations opposées soient distribuées à présent dans des langues diverses. Le Gegenlaut et Gegensinn — contre son et contre-sens — complètent la série des révélations inattendues dues à l'Egyptien, la plus ancienne des langues qui ait été préservée en littérature. L'on remarquera facilement que le son opposé et le sens contraire, séparés et réunis, quadruplent les points de comparaison, qui éclaircissent les ténèbres de l'étymologie.

Après avoir démontré les effets de cette variabilité par une foule d'exemples, tirés des nombreuses ramifications de la racine *ker*, je place en regard de chaque variante égyptienne sa correspondante en Indo-européen. Ce rapprochement nous conduit à un résultat surprenant: à côté de chaque variante égyptienne vient se ranger une variante indo-européenne, identique ou à peu près identique, ou en d'autres cas, différente, il est vrai, mais tirée toujours de la même racine par les mêmes lois du Lautwechsel, Lautwuchs, Gegenlaut et Gegensinn, que nous avons étudiées en Égyptien. En d'autres termes, il résulte de ce tableau comparatif, que, dans les deux familles de langues, ces dérivations de la racine sont formées par des lois phonétiques et intellectuelles communes, et que la seule différence,

[1] Voir Appendice, Mgr. C. de Harlez, «Extrait des Bulletins de l'Académie Royale de Belgique».

[2] Voir «Der Gegensinn der Urworte», in Abel, «Sprachwissenschaftliche Abdhandlungen», Leipzig, 1880.

qu'on puisse remarquer, consiste en ce que la même variante phonétique ne répond pas toujours dans les deux familles à la même variante de sens. Il va sans dire que les variantes phonétiques diffèrent fréquemment par des détails minimes, développés selon les lois particulières des divers idiomes après la séparation des deux familles. Ainsi le mot égyptien *k r o s* signifie «cercle», tandis que le polonais *kres-a* signifie «ligne droite», et l'ancien slavonique *krože* «oblique»; l'Égyptien *k o r k - s* signifie de même «cercle», tandis qu'en hollandais *kreuk* a le sens de «courbure, sein, ride» et qu'en haut allemand moderne *kruk, krug* dénote «cruche». Mais cette différence dans la répartition des diverses nuances de sens parmi diverses variations phonétiques, qu'on rencontre souvent en comparant les deux familles de langues, se retrouve également dans les différents idiomes des langues indo-européennes comparés entre eux. Par exemple, dans le cas que nous venons de voir, *kres-a* en polonais signifie bien «ligne droite», mais *kreis* en haut allemand moderne a le sens de «cercle», comme le mot égyptien *k r o s; kreuk* en hollandais signifie «courbure, ride, sein», mais κίρκ-ος en grec a le sens de «cercle», comme le mot égyptien *k o r k - s; krug* en haut allemand moderne signifie «cruche», mais *k r u g* en russe «cercle», comme le mot égyptien *k o r k - s*. Et ce n'est pas tout. Dans chacune des deux familles les dérivés (nuances phonétiques de la racine originale) ont souvent chacun plusieurs significations (nuances du sens primitif), tandis que d'un autre côté la même signification (nuance de sens) se présente à la fois dans plusieurs dérivés (nuances phonétiques) d'un seul et même idiome. Dans le premier cas les significations multiples, réunies dans un dérivé unique, se retrouvent généralement aussi dans d'autres dérivés divers; dans le second cas les différents dérivés, qui présentent la même signification, ne sont pas toujours limités à cette dernière, mais en renferment d'autres. Ainsi, une seule variante de notre racine, le mot grec ἀγκύλη (ἀ-γ-κύλ-η) signifie «laqueus, cubitus, poples, calix, vervus, membrum

contractum», quoiqu'il y ait en grec d'autres variantes phonétiques de la même racine pour exprimer chacune de ces idées (premier cas). En raison inverse, le mot «boiteux» se traduit en grec par les deux mots κυλλός et χωλός, dont κυλλός signifie en même temps «courbé» et «faible» (deuxième cas). On voit par là que ce n'est pas seulement l'Égyptien et l'Indo-européen qui diffèrent souvent dans la distribution des variantes phonétiques entre les variantes conceptuelles de la même racine, mais que la même différentiation se manifeste encore dans les différents idiomes indo-européens considérés entre eux, aussi bien que dans chaque idiome pris séparément. On découvre ainsi, que l'identité et l'analogie des différentes dérivations s'obtiennent par les mêmes procédés en Indo-européen et en Égyptien, procédés qui restent les mêmes dans les relations mutuelles des deux grandes familles, des différentes langues d'une même famille, et des différents mots d'une même langue. On reconnaît enfin, que d'abord toutes les variantes phonétiques d'une racine pouvaient servir sans distinction aux nuances diverses de sens, et, par conséquent, présentent des correspondances légitimes. Les exemples qui viennent se ranger à l'appui de ces faits, sont si nombreux et si concluants, que la preuve, quelqu'importante qu'elle soit, en jaillit d'elle-même.

S'il en est ainsi, pourquoi a-t-il fallu le secours de l'Égyptien pour découvrir ces principes? Les étymologistes Indo-européens pourquoi n'ont-ils pas discerné les mêmes procédés dans leur propre domaine linguistique? Les consonnes et les types divers consonantiques, dont l'affinité est si manifeste en Égyptien, pourquoi les a-t-on considérés inconciliables dans beaucoup de cas en Indo-européen?

La réponse n'est pas difficile. C'était en Égypte plutôt qu'en Asie qu'il fallait d'abord rechercher l'homogénéité des mots soumis à la comparaison. Dans l'Égyptien, qui est une langue relativement primitive, chaque racine féconde renferme tant de variantes phonétiques pour un sens

identique ou presque identique, que le changement de son qui a produit ces variantes se manifeste clairement et de prime abord comme un Lautwechsel régulier. Or, comme ces variantes de son ayant des significations identiques ou presque identiques renferment souvent l'une ou l'autre variante de sens, nous nous formons par la même voie une idée précise de la variabilité du sens lui-même. Par contre, dans les langues indo-européennes ce double phénomène est moins fréquent et moins distinct. Dans ces langues, à chaque variante phonétique correspond, en général, une seule variante de sens, ce qui rend les analogies et des sons et des significations moins claires et moins visibles. Les mots égyptiens *kerker, kel, koon-s,* signifient tous les trois «volvere» et «involvere», et chacun d'eux a des significations spéciales et alliées outre leur sens commun; à savoir: *qer* signifie aussi «circulus», *ker* «septum, hortus», *ker* «coxa, lumbrus», *kal* «genu, crus», *kel-i* «junctura ossium, genu, femur membrum», *ken* «sinus», *ken-s* «coxa», *qn-à* «vestis», etc. En grec, au contraire, l'étymologiste ne pourrait s'empêcher de séparer les trois mots κειρ-ία «involucrum», κῶλ-ον «commissura ossium, artus», et κῶν-ος «conus, turbo», n'ayant pas à sa disposition diverses formes de la racine; qui se termineraient par *r, l, n* et qui auraient la signification commune de «volvere», l'identité phonétique de *r, n, l* est voilée, l'affinité des trois dérivés est masquée en conséquence, et leur réduction au sens primaire général de «tourner» est rendue impossible. Si donc, en Indo-européen il devient assez difficile de reconnaître la parenté des variantes pures et simples, il sera bien plus malaisé encore d'apercevoir celle des mots augmentées par les allongements hétérogènes du Lautwuchs. Le Lautwuchs, garanti en Égyptien par la préservation parallèle de foule de variantes allongées et non-allongées, ne fournit en Indo-européen en beaucoup de cas que l'une ou l'autre de ces deux formations, ou, du moins, il sépare les deux formations, quand elles coexistent, par différentes variantes de sens et de son,

qui, pour les raisons que l'on sait, ont été réputées incompatibles. Outre un grand nombre de développements analogues de notre racine, on trouve tout ensemble en Égyptien les formes allongées *hol-ǧ, hol-č,* «circumdare, amplecti», et *hōl-k* «plexus, complicatio, annulus», à côté des formes non-allongés *hl-eu, hol-s,* «circumdare, amplecti», dont l'affinité est promptement reconnue et par la comparaison des formes à divers allongement, et par leur comparaison commune avec la forme simple et radicale. En grec, derechef, n'ayant pas des variantes convenables de sens et de son pour guider ses pas, l'explorateur ne saurait toujours découvrir les rapports d'analogie existant dans des cas pareils. Prenez des mots étroitement liés, prenez par exemple, κοῖλ-ος «cavus», κάλ--ι-ξ «calix», κάλ-γ-η «concha», et κ-ύ-κλ-ος «circulus», — pour ne pas parler de mots séparés par des différences de son et de sens plus profondes —, et les indo-germanistes devront les supposer désassociés, parce que, sans comparaison égyptienne ils ne pourront reconnaître ni les changements ni les accroissements de son, ni la combinaison des deux phénomènes, qui est la règle. De plus, à cause du Gegenlaut et Gegensinn, phénomènes assez obscurcis mais facilement découverts en Indo-européen, ils ne peuvent s'empêcher de considérer comme étrangers une grande quantité de mots, qui, mis en lumière par les variantes égyptiennes, sont reconnus comme apparentés.

Comme résultat général de ces rapports mutuels, pour chaque mot chaque langue indo-européenne possède une variante tirée d'une foule de variantes voisines, qui étaient possibles dans la langue originale égypto–indo-européenne, tandis que l'Égyptien en a souvent préservé plusieurs d'une phonétique variée et d'un sens mixte. En conséquence, quand, dans les différentes langues indo-européennes, la même signification répond au même mot ou à des mots transformés d'après des analogies fréquentes, ces variantes, selon la doctrine qui domine, sont considérées comme apparentées; quand, au contraire, la nuance de signi-

fication n'est pas la même pour le même type phonétique ou l'altération du type n'est pas jugée possible à défaut de phénomènes reconnus explicatifs, les variantes sont regardées comme disparates et inalliables. C'est le mérite de l'Égyptien, par la variabilité de ses sons et de ses sens, d'avoir aboli l'isolement comparatif des types et des significations indo-européennes. Si, d'après les analogies reconnaissables sans aide égyptien, κοῖλος «cavus,» trouve sa correspondante indo-européenne regulière dans le mot scandinave *hol* «cavus»; si γύλιος «cophinus», la rencontre dans le mot hollandais *kil,* «cavitas», κοῖλος et *kil,* γύλιος et *hol* n'en sont pas pour cela moins apparentés, puisque κοῖλος et γύλιος, d'après ce qui a été prouvé, le sont déjà eux-mêmes et qu'ils possèdent chacun dans son propre idiome et dans sa période des variantes de son et de sens, identiques à leurs correspondantes en d'autres places et temps. Au mot κοῖλος «cavus», répond en grec le mot χηλός «cavea, cista»; au mot γύλιος «cophinus», le mot κύλη «calix»; au scandinave *hol* le hollandais *kil* «cavitas, forea»; au hollandais *kil* «cavitas», le hollandais (?) *gergel* «rima, cymatium». Les correspondances régulières entre différents idiomes indo-européens s'expliquent donc par ce fait, que, ordinairement, l'on n'a préservé dans cette famille qu'une seule des nombreuses variantes que la langue égypto–indo-européenne a pu façonner pour chaque mot, et que cette variante a été transmise aux différents idiomes, ou dans une forme identique ou avec les préférences ordinaires pour de certaines consonnes et combinaisons de consonnes, qui séparent les diverses branches de la famille. De l'autre côté, les correspondantes qui s'écartent de la phonétique ordinaire indo-européenne sous notre point de vue s'expliquent aisément par l'adoption de plusieurs variantes phonétiques pour un même sens — phénomène assez rare si l'on veut parler d'un sens tout-à-fait identique, très-fréquent s'il s'agit d'un sens nuancé, qui alors produit des mots considérés habituellement comme étrangers les uns aux autres. Dans le premier cas, le cas de signification

identique, l'arrêt apparent de la Lautverschiebung est rendu intelligible par la latitude originelle du son et du sens: ou la licence ancienne du son n'a jamais été entièrement surmontée, ou l'ambiguité antique du sens a fait fondre deux significations d'abord diverses, attribuées à différents types phonétiques. Dans le second cas, qui comprend les mots aux significations plus hétérogènes, l'antique variabilité du son et du sens sont encore plus clairs. Supposons que la Lautverschiebung a été accomplie aussi rigoureusement que les indo-germanistes l'affirment, et des mots comme *hṛd* et *herz,* κραδίη et *kehren* ont pu prendre néanmoins les mêmes consonnes par l'adoption de plusieurs variantes originelles. De même, θεός et deus n'ont pu rester différents que pour des raisons de ce genre; tandis que *haben* («habere»), d'après les indications égyptiennes, a pu signifier «capere» avant d'exprimer «habere,» et «capere» a pu s'identifier primitivement avec «habere», avant d'admettre exclusivement l'une de ces deux significations.

Nous allons supplémenter l'esquisse générale de notre sujet par quelques détails.

Dans les exemples où il s'agit seulement des divers degrés d'aspiration d'un même organe, les Lautwechsel primitifs de l'Égyptien se laissent facilement reconnaître dans l'Indo-européen, même quand, en Égyptien, ils se trouvent dans les variantes d'un seul mot, tandis qu'en Indo-européen ils constituent des mots apparemment divers. En comparant les mots égyptiens *kel* «volvere», et *hl-eu* «circumjacere», au polonais *kol-o,* «orbis», et au grec εἰλ-λ-ω, «volvere», nous nous trouvons en présence d'un simple changement d'aspiration, fort facile à comprendre d'ailleurs et confirmé par maints exemples dans les deux familles, bien qu'en Indo-européen l'universalité de cette substitution ne soit pas encore reconnue comme un de ses principes primitifs, un des principes égypto–indo-européens.

Mais si nous avons affaire aux mots égyptiens *kel* «tordre, tourner», et *ǧel* (*djel*) «tourner, rouler, envelop-

per», les consonnes initiales appartiennent à des organes différents, et en conséquence, quelque abondants qu'en soient les cas d'échange, ce n'était qu'après la découverte de l'accroissement différentié, que tous les doutes touchant leur parenté devaient disparaître. En effet, comment distinguer entre variantes alliées et racines diverses sans juxtaposition des formes simples et allongées avec maintien et avec échange de la consonne redoublée?

Quand, dans le cours de nos recherches, nous avons la bonne fortune de rencontrer un terme de comparaison, un mot à demi-redoublement, un mot Lautwuchs, *kōl-ǧ* «courbé», qui, sans changer d'ailleurs, se redouble par un *ǧ* final au lieu de reprendre son *k* initial, et qui en même temps retient la signification commune de *kel* et *ǧel,* l'affinité phonétique de *kel* et *ǧel* est prouvée sans contredit.

De même, le slovène *kor-n* «cercle», le sanscrit *tir-as* «courbé», le latin ter-es «rond», e le serbe *tur-a-ti* «tordre», n'ont pu être regardés comme parents avant que le serbe *tur-k-ati,* le latin tor-qu-ere «tordre», le slovène *k-o-tar* «cercle», le slovène *tal-o-kati k-o-tal-iti* «tordre et tourner» n'eussent resolu la question affirmativement: grâce à l'échange de *k* et *t* dans *tur-k-ati, k-o-tal-iti* et *k-o-tar,* nous avons pu reconnaître la parenté de *tur-ati,* ter-es et *kor-n.*

C'est la foule des cas analogues, intelligibles à vue dans la variabilité égyptienne et expliqués par l'Égyptien en Indo-européen, qui en établit et explique la réalité.

Par ces quelques exemples ou pourra voir que le mot parenté, dans le sens de période primitive, tend à signifier non pas une dépendance absolue des sons échangeables, mais une simple capacité de permutation; non pas un développement nécessaire et graduel, mais plutôt une origine simultanée et indépendante, qui comporte la faculté de substitution mutuelle. Dans une époque lointaine c'étaient des éléments essentiellement équivalents, qui à cause même de cette identité ont pu se remplacer sans y être forcés. En examinant les mots, grec, latin et sanscrit, κυρ-τὸς,

«courbé», teres «rond», et *hâr-a* «couronne», il serait impossible de dire si l'un était formé de l'autre à l'époque indo-européenne, ou s'ils ont eu chacun une origine séparée. Mais la parenté des deux premiers mots est établie incontestablement par le latin tor-qu-ere «tordre», comparé au serbe *tur-ati, tur-k-ati* «tordre», au tchèque *kr-au-t-iti* (répétant par contre son *k* initial par un *t* final[1]) «tordre», à côté du slovène *kr-e-ni-ti* «tourner»; la parenté du premier et du dernier mot est démontrée par le tchèque *kr-u-h* «cercle», comparé au tchèque *kr-a-j* «cercle», au sanskrit *kir-îṭa* «couronne», au grec ἕρ-κ-ος «enceinte»; la parenté du second et du troisième mot se prouve enfin par le grec τρ-ο-χ-ός «cercle», comparé au grec τορ-εύω «arrondir», et τρ-ο-χ-άω être rond, et par une foule d'autres exemples analogues. Plus on fera de comparaisons entre les langues alliées, plus on obtiendra de résultats. Si, pour retourner sur nos pas, les racines égyptiennes *ker, ḫer, ṭer, ter, der,* signifient toutes «mouvoir, agiter», étant donnée la multiplicité de ces changements phonétiques, on peut présumer dès à présent, que ce même échange s'est réellement effectué dans les mots de notre exemple.

En effet, ayant recours aux lumières fournies par le redoublement partiel avec maintien ou changement du son redoublé, la permutation de *ḥ, t, ṭ, d* est aussitôt découverte dans ce groupe, moyennant les mots *ter, ṭer, der,* «mouvoir», *à-der, ḥ-tor,* «le cœur». Encore par ce double moyen, *ḥ* et *k* s'échangeant en Lautwuchs, le 2e mot *ḫer,* et par conséquent les mots 3, 4, 5, *ter, ṭer* et *der,* dont nous avons déjà reconnu la connexion avec *ḫer,* seront démontrés être apparentés au mot *ker* par la

[1] L'origine du *t* final n'est pas toujours certaine. Voir Abel, «Wechselbeziehungen der ägyptischen und indoeuropäischen Etymologie», p. 81, et «Einleitung in ein Aegyptisch-Semitisch-Indoeuropäisches Wurzelwörterbuch», p. 253, 261.

forme de sens opposé *hr-o-k* «repos», comparée à la forme *her* «être en repos». Finalement, grâce à la répétition de ces phénomènes dans une grande quantité d'autres racines, homonymes ou non-homonymes [1], les dites variantes vont englober dans leur cercle, en le reserrant, toutes les langues apparentées, et par la même raison le latin cor, le sanscrit *hṛd* et le perse *dil*, «cœur», bien que ces langues prises séparément ne trahissent plus les changements phonétiques indiqués par la continuité transparente des faits analogues égyptiens. D'où s'ensuit le résultat plein d'importance et pour la théorie et pour l'application, qu'en Égyptien aussi bien que dans les langues apparentées on doit conclure à l'affinité des mots dans les cas où les échanges phoniques s'affirment eux-mêmes mutuellement, soit qu'ils apparaissent dans plusieurs mots de la même langue *(ker, ḥer, ter, ṭer, der)*, soit qu'on les rencontre dans le même mot de plusieurs langues apparentées *(cor, hr, hṛd, dil)*, soit enfin qu'ils entrent ensemble dans la formation d'un même mot d'une même langue *(h-tor,* cor-d, *hṛ-d)*. L'affinité, qui se déclare par ces combinaisons multiples mutuelles, est ratifiée définitivement par ce fait, que le développement graduel de la signification est marqué par des degrès distribués sur tout l'ensemble des langues apparentées. La cumulation de sens qu'on observe maintefois dans un de ces mots et qui se répète dans d'autres, est une preuve additionelle ultérieure. Au reste, puisqu'au point de vue physiologique le son de *k* s'associe d'une part à *h*, d'autre part á *č (tch)*, *t*, plus facilement que *h* ne se prête à cette double alliance, il est permis de conclure à l'existence d'un *k* central primitif dans les racines où *k, h, č, t* s'échangent entre eux.

Néanmoins, quelque vraisemblable que paraisse être cette conclusion, le mode d'union pourrait avoir été multiple. Dans

[1] L'observation des mêmes changements phoniques dans les racines homonymes, qui abondent, a facilité la découverte des lois, dont elle est une garantie de plus.

leur enfance les langues jouissent d'une latitude phonique qui leur est déniée à l'âge mûr. C'est dans les langues uralo-altaïques et américaines, par exemple, qu'on est à même de constater encore aujourd'hui de pareilles permutations. Voir les «Études Uralo-altaïques» de M. le Professeur Bang, les «Études Summéro-akkadiennes» du Professeur Hommel et les «Essays of on Americanist» du Professeur Brinton. Dr. Brinton, dans ses «Essays» (Philadelphia, 1890), p. 398, nous dit: «In spite of the significance attached to the phonetic elements, they are in many American languages singularly vague and fluctuating. If in English we were to pronounce the three words loll, roll, nor indifferently as one or the other, you see what violence we should do to the theory of our alphabet. Yet analogous examples are constant in many American languages. Their consonants are alternating in large groups, their vowels permutable. These differences are not merely dialectic; they are found in the same village, the same family, the same person. They are not peculiar to the Tinne; they recur in the Klamath; and Dr. Behrendt was puzzled with them in the Chapanec. No other language, he writes, has left me in such doubt as this one. The same person pronounces the same word differently, and, when his attention is called to it, will insist that it is the same. Thus, for devil he will give Tixambi and Sisambui; for hell, Nakupaju and Nakapoti. Speaking of the Guarani, Father Montoya says: There is in this language a constant changing of letters, for which no sufficient rules can be given. Dr. Darapsky, in his recently published study of the Araucanian of Chile gives the following equation of permutable letters in that tongue: u, w, b, f, gh, g, h... The above examples, which are by no means isolated ones, serve to admonish us that the phonetic elements of primitive speech probably had no fixedness.» Malgré une variabilité, qui pourrait sembler arbitraire à la première vue, nous avons pu saisir en Égyptien la loi qui gouverne ses changements et qui les fait comprendre en d'autres langues alliées.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que ces permutations, quoique représentées dans les divers dérivés de chaque racine féconde, ne s'étendent pas à chaque dérivé. Au contraire, elles servent à séparer les divers dérivés, dont chacun, en conséquence, ne peut prétendre qu'à une ou quelques-unes des nombreuses permutations possibles. *Peq, pek, peg, peh, peχ, peč, (petch), peš (pech), pet, beh, beχ, bes* signifient tous «frapper», mais *bak-ō-n,* «le marteau», n'a pas de variante. *Req,* «être ardent» et «briller», peut aussi prendre les formes de *req-ḥ, rok-h, rōǧ-h,* tandis que *rek,* «le jour», *rah-e,* «brillant», *ra,* «le soleil», ne se rencontrent que sous ces aspects. *Ter, der, čer (tcher), ǧer (djer),* signifient indistinctement «tailler en pièces», bien que *tōr-i,* «la hache, les armes», et *čor-t-e,* «l'épée», ne possèdent pas de variantes, si l'on ne veut pas les considérer elles-mêmes mutuellement comme telles.

Récapitulons au point de vue comparatif. D'après ce que nous avons trouvé, la grande différence entre l'Égyptien et l'Indo-européen consiste en ce que dans le premier un même mot d'un même idiome présente souvent une pluralité de variantes de son et de sens, tandis que dans le second les variantes ne se manifestent que lorsqu'on compare différents idiomes. Les variantes, il est vrai, apparaissent aussi en grand nombre dans chaque idiome indo-européen pris séparément, dès que l'on met en regard plusieurs mots de significations alliées. Quand les mots égyptiens *ker, kel, ken* signifient «tordre, tourner», et que les mots, tchèque *kr-aj,* polonais *kul-a* et grec κῶν-ος se traduisent respectivement par «cercle, boule et toupie», peut-on encore, malgré, la preuve de leur identité égyptienne, peut-on nier la parenté de ces mots indo-européens, parce qu'ils ne contiennent qu'une seule nuance du son et du sens qui est commun à eux tous? Comment cela pourrait-il être, quand, même en Égyptien, les mots *ker, kel, ken,* outre leur signification commune de «tordre, tourner» prennent eux-mêmes des significations spéciales: *ker* celle

de «cercle», *kel-i* celle de «articulation», et *ken-s,* celle de «articulation, hanche»? Le résultat est analogue, si, sans comparaison actuelle, nous nous bornons à examiner une racine indoeuropéenne quelconque à la lumière des lois égyptiennes. Si en Grec, par exemple, nous trouvons les mots κορ-ωνίς, «courbé», κῶν-ος, «rhombe», et κλ-οιός, «collier, bracelet», différant et par le son et par le sens, nous sommes en état de dévoiler leur signification originelle commune à l'aide d'autres mots grecs à significations multiples (mehrdeuter), tels que κίρ-κ-ος, κρ-ί-κ-ος, «cercle, anneau», κορ-ωνίς, «courbé, couronne», σ-κολ-ιός, «courbé, oblique». Et en ce qui concerne le changement de son, le mot κορ-ωνίς, «courbé», n'est-il pas répété dans le variante phonique russe *kol-o,* «cercle»? Le mot κῶν-ος, rhombe, ne fait-il pas sa résurrection dans la variante phonique lithuanienne *kr-eivas,* «oblique»? Le mot κλ-οιός, «collier», n'est-il pas réflété dans la variante phonique serbe *har-ika,* «anneau»? Ne tirons-nous pas de la réapparition régulière de ces analogies de sens une nouvelle preuve de l'analogie des sons? Ainsi donc, si dans ce cas, les variations phoniques primitives grecques sont demeurées visibles, parce qu'en même temps et dans un même mot on retrouve les différentes significations analogues de divers mots qui ont changé de son, le Lautwechsel, qui existe entre le Grec et les langues sœurs, se reconnaît encore plus promptement, parce que, en raison de la circonférence du cercle comparé, le nombre et la diversité des exemples s'augmente et l'interdépendance du sens et du son est rendue de plus en plus palpable. Les bons offices de l'Égyptien complètent la méthode et en assurent le succès. En Égyptien *qer* et *kōl-ǧ* signifient «cercle» et ont d'ailleurs une variante différenciée et par le son et par le sens, *ken,* «arc, sein». Mais *qer, ken* et *kel* (racine de *kōl-ǧ*). S'identifient quant au son, grâce à leur deuxième signification commune «tordre, tourner»; tandis que *qer, kōl-ǧ,* «cercle», sont identifiés pour le sens avec *ken,* «arc, sein», à l'aide de certaines formes à signification multiple, par exemple, *s-ker-kōr,* «creux, tordre».

Cela étant donné, les phénomènes semblables, qui se manifestent dans les mots κορ-ωνίς et *kol-o*, «cercle», κών-ος et *kr-eivas*, «oblique», κλ-οιός et *kar-ika* «anneau», ne doivent pas être méconnus, quoique dispersés sur la vaste étendue de trois ou quatre langues sœurs. La reproduction constante des mêmes phénomènes das toutes les racines fécondes ne permet d'ignorer ni les faits ni leur nature signifiante.

Ce que nous appelons les lois phoniques de l'Indo-européen, ce sont les changements de son, que sans aide externe nous avons pu remarquer par la comparaison des divers idiomes de cette famille et de leurs différentes phases. Mais comme la langue égyptienne abonde en changements de son avec maintien du sens, à côté de changements de sens coexistants dans d'autres significations de chacune de ces variantes phonétiques, tandis que l'Indo-européen, ordinairement, présente des mots réduits à une forme ferme et déterminée pour chaque son et chaque sens, le dernier idiome se présente comme une phase plus avancée d'une langue relativement primitive, dont les linéaments originels sont préservés sur le visage antique, mais plein d'animation, du premier. C'est ainsi qu'une couche ancienne de lois phoniques et conceptuelles a été decouverte enfin en Indo-européen, une couche qu'on n'a pu exhumer qu'à l'aide de la bèche égyptienne. Que les changements de son et de sens, qui se sont introduits en Indo-européen après la séparation des deux familles, ne doivent pas être moins appréciés que ceux de la variabilité primitive, lorsqu'il s'agit de retrouver la forme et la signification originelle des mots, c'est une chose tout-à-fait évidente.

Tous ces résultats nous font voir dans l'Égyptien et l'Indo-européen un même sens et son, ou leurs analogues réguliers, et dans les racines et dans les thèmes dérivés. Nous nous trouvons en face des mêmes changements de sens et de son, mêmes inversions, même réduplications totales ou partielles, mêmes cumulations conceptuelles, même abondance phonique primitive. Les flexions dans les

deux familles diffèrent tout-à-fait, et par conséquent datent d'une époque plus récente, où l'on créa séparément des modes de combinaison, après avoir achevé d'un commun accord le matériel cru du lexique.

Les ressources phonétiques et logiques, qui doivent être gagnées à l'aide de la nouvelle méthode, promettent de faire avancer à grands pas l'étymologie comparative. La variabilité primitive liant les mots apparentés par une double chaîne serrée de son et de sens, nous fait tracer l'évolution des racines d'une manière assez complète et sûre, manière très-différente des groupes fragmentaires et souvent hypothétiques, que l'on obtient quand ou cherche à expliquer les larges rapports primitifs par un Indo-germanisme trop moderne et, par conséquent trop étroit. Comme la plupart des règles des temps plus avancés ne sont que le reste rétréci de l'ancienne latitude, et les règles et les exceptions de l'Indo-européisme moderne, parlant en thèse générale, seront motivées par les leçons étendues de l'Égyto–indo-européisme de l'avenir. Aux points, dont on a fait mention, il faut ajouter surtout deux. La plupart des déterminatifs incompréhensibles cédera le pas aux réduplications variées. Dans la sémasiologie le trope conjectural, l'outil dangereux imposé par les restritions sévères de la phonétique moderne, est tout-à fait condamné, chaque pas en avant étant garanti par les mots à plusieurs significations[1], qui s'offrent en abondance dès que les mots à plusieurs formes phonétiques sont compris et appelés au secours.

Quant à la question de savoir si les Indo-européens et les Égyptiens ont habité jadis les mêmes contrées, ou si les langues de ces deux familles se sont simplement formées de la même façon sans contact local, elle ne pouvait guère servir à la suite d'une demonstration purement linguistique. Principiellement, la première alternative est la plus probable; empiriquement, elle semble être appuyée

---

[1] Voir Abel, «Wechselbeziehungen», Leipzig 1889, p. 388–440.

par les nouvelles trouvailles géologiques et paléontologiques, touchant l'origine possible du genre humain dans l'Eurafrique de l'époque antéglaciale. Mais qu'il y ait eu des rapports locaux, ou intellectuels seulement, entre ces deux familles, l'unité de formation de la racine et des thèmes existe en tout cas, et la jeune branche ne peut s'élucider suffisamment que par les traits anciens préservés dans la branche plus primitive.

Pour plus de détails, l'auteur renvoie aux ouvrages suivants: «Aegyptischindoeuropäische Wechselbeziehungen», Leipzig, 1891; «Einleitung in ein vergleichendes ägyptischindoeuropäisches Wurzelwörterbuch», Leipzig, 1886; où l'on tâche d'étendre ces analyses à la sphère sémitique; «Aegyptischindoeuropäische Sprachverwandtschaft, Berliner Wochenschrift für klassische Philologie», April 30, 1890; «Aegyptisch und Indo-germanisch». Conférence donnée au Deutsches Hochstift, 2e edition, Francfort 1890; «Lettre ouverte au Professeur G. Meyer, et Supplément à la lettre ouverte au Prof. Meyer», Leipzig 1891.

ANNEXE

Vu la nouveauté de la matière, il sera peut-être intéressant de connaître les apréciations de quelques savants distingués:

J'ai l'honneur de présenter à la classe des lettres, au nom de M. le Professeur Carl Abel, trois opuscules, qui, dans leur mince volume, contiennent des discussions de la plus haute importance pour l'étude des langues.

Jusqu'ici les linguistes, les Sprachforscher, dans leurs études de grammaire comparée, très-fécondes en résultats imprévus, se sont tenus étroitement enfermés dans le cercle des langues appartenant à l'unique famille indo-européenne. Cet exclusivisme a cela de fâcheux, qu'il a fait prendre pour loi de l'esprit humain ce qui n'est que le procédé habituel d'une race d'hommes. Il tient aussi les chercheurs arrêtés à mi-chemin sur la voie de l'analyse des éléments du langage et de son mode de formation. Les études de M. Abel tendent à faire sortir les linguistes de ce cercle borné, et à leur ouvrir un nouveau champ d'exploration où ils pourront faire de nouvelles découvertes, non moins étonnantes peut-être que les premières.

Sa connaissance approfondie de l'ancien Égyptien lui a fait découvrir dans cette langue des lois phoniques qui n'avaient point encore été remarquées; la variabilité des consonnes d'abord, puis ces deux procédés si fréquents, d'après lesquels les mêmes racines se présentent avec le même sens, mais sous deux formes opposées, l'une première, l'autre retournée, telles que, par exemple, K a r et

Rak; ou bien ont, sous la même forme, les deux sens contraires[1], tels que ceux de cercle et de ligne droite.

Le professeur Abel s'est efforcé de démontrer que ces mêmes phénomènes se retrouvent dans les langues indo-européennes, de manière à permettre de supposer une origine commune à ce groupe et à l'égyptien antique.

Ces thèses nouvelles ont été naturellement soutenues par les uns, combattues par les autres. Il n'y a pas encore lieu de prononcer un jugement définitif. On ne peut toutefois leur refuser une sérieuse attention et c'est avec le plus vif intérêt que l'on attendra l'issue dernière de ces discussions.

La troisième de ces brochures est une réponse à des critiques formulées par le savant linguiste G. Meyer. On ne saurait nier que cette réponse ne soit très satisfaisante. En tout cas, il est désormais acquis que les indo-germanistes travaillent sur une base insuffisante.— *C. de Harlez*[2].

Professeur Maspero, à Paris:

«Ce n'est pas la première fois que l'on a cherché à utiliser les résultats de la science hiéroglyphique pour l'étude de la linguistique en général et pour la recherche des lois qui la régissent; mais c'est bien la première fois que l'on a traité ce sujet d'une manière aussi approfondie et avec un succès aussi réel. Il appartient aux Sémitistes et aux Indo-européanistes eux-mêmes de décider jusqu'à quel point ils peuvent admettre les vastes conclusions de Mr. Abel. En ce qui concerne l'Égyptien, nul doute que Mr. Abel n'ait rendu à cette science un véritable service; nul doute qu'il n'ait accompli dans son travail une œuvre que peu d'égyptologistes auraient eu la tenacité, je ne dis pas de mener à bonne fin, mais même de commencer. Ses lois de formation et de dérivation de la racine egyptienne, ainsi que celles du Lautwechsel et du Lautvertretung (Organ-wechsel) sont établies par une foule d'exemples concluants qui ne laissent rien à désirer. De même les significations de la racine sont poursuivies avec une rare sagacité à travers toutes les nuances par lesquelles ces mêmes lois les font passer. C'est en écrivant son introduction au *Dictionnaire des racines égypto-sémito-indoeuropéennes* pour le monde des philologistes, qu'il a édifié la charpente presque complète d'un dictionnaire des racines égyptiennes et de leurs différentes formes ou dérivés.»

---

[1] Le même phénomène se présente en chinois. Ainsi l u n signifie à la fois «mettre en ordre» et «troubler»; y é veut dire «être dégouté» et «être satisfait», etc., etc.

[2] Extrait des *Bulletins de l'Académie Royale de Belgique,* 3e sér., tom. XXI, No 4, 1891.

Professeur Sayce, à Oxford:

«Le Dr. Abel a parfaitement réussi, dans la première partie de son introduction à un dictionnaire comparé des racines, à mettre en ordre le chaos du dictionnaire égyptien et nous devons attendre avec impatience les conclusions qu'il va tirer de son travail pour les langues sémitiques et indo-européennes. Les discussions des chapîtres préliminaires sont pleines d'à-propos, et tous ceux qui s'occupent sérieusement de la linguistique leur feront un accueil favorable. Celui qui s'est échiné longtemps sur le vieil Égyptien, celui-là seul peut se faire une idée du travail prodigieux que réclamait cet ouvrage du Dr. Abel.»

Professeur Pott, à Halle, a pris le Contre-sens (Gegensinn) dont il est si souvent question dans les ouvrages du Dr. Abel, comme sujet d'un traité spécial qu'il a publié sous ce titre: *La linguistique et les études de C. Abel sur la langue égyptienne,* et dont voici quelques fragments:

«Le grand mérite d'avoir non seulement porté l'attention sur le Gegensinn (et s'il n'est pas le premier qui l'a tenté, il est du moins le premier qui l'ait fait avec pleine énergie), mais encore d'avoir prouvé si longuement que ce phénomène existe réellement, ce grand mérite reste toute entier à Abel, sans que rien puisse le diminuer, et bien que l'on trouve de temps en temps un ou autre exemple qui semble moins plausible. Au reste, la linguistique ultérieure va voir lui incomber comme nouveau travail le devoir de lever, autant que possible, les doutes qui planent sur cette partie très-importante de la Sémasiologie, partie restée jusqu'ici assez inculte et négligée et qu'il est nécessaire d'établir solidement par tous les moyens possibles. Peut-être Abel qui, outre ses connaissances égyptiennes, possède les secrets de beaucoup d'autres langues, nous viendra-t-il encore puissamment en aide en déchiffrant des énigmes de cette espèce, quand nous trouvons partout des idées opposées que la nature de la chose nous force à réunir dans la pensée comme des extrêmes qui se touchent, la théorie introduite par Abel dans la linguistique, avec une force remarquable, ne doit plus nous causer un si vif étonnement ..... *Opposita juxta se posita magis elacescunt;* et tout acte de la pensée, un peu correct, consiste dans une union, conforme à la vérité, d'éléments préalablement séparés. Ce double sens de la pensée, ce double entendre prononcé et pourtant contenu dans un même mot n'est pas seulement possible, mais se rencontre réellement; Abel a le mérite inappréciable d'avoir établi sérieusement ce phénomène, moins fréquent peut-être qu'il ne le suppose, mais certainement une réalité dans beaucoup de cas. Abel a pris à tâche d'éclaircir soigneusement beaucoup de questions rela-

tives à cette partie de la linguistique, partie d'autant plus difficile qu'elle exigeait une très-grande érudition, précisément à cause de ceux qui l'avaient cultivée auparavant. Qu'il lui reste pour ce travail une sincère et entière reconnaissance.»

Dr. Hermann Ziemer, redacteur de l'*Hebdomadaire Philologique de Berlin, (Berliner philolog. Wochenschrift):*

«Pour ce qui concerne la période où la flexion était peu développée ou ne l'était point, on peut admettre la possibilité d'une parenté égypto-sémito-indo-européenne. L'étude de l'Egyptien a fait tant de progrès qu'un essai d'étymologie méthodique sur ce terrain, tel qu'Abel l'a entrepris dans son dictionnaire des racines, paraît pleinement justifié.»

Dr. Hermann Ziemer, rédacteur du 56e tome du *Bursian-Iwan-Müller'schen Jahresberichts über die Fortschrifte der Klassischen Alterthumswissenschaft und Allgemeinen und Vergleichenden Sprachwissenschaft»*, p. 113 :

«La question de savoir si l'Égyptien est apparenté à l'Indo-germanique se résoudrait affirmativement, si les données égyptiennes présentés par Abel étaient vraies, aussi bien en ce qui concerne le système de la transformation du son, que pour ce qui regarde celui de l'étymologie et du sens des mots, établi sur la même base.» Et p. 111 : «Maspero reconnaît comme réels les résultats obtenus par Abel pour l'Egyptien.»

Dr. H. Ziemer, rédacteur de la partie concernant la linguistique générale de *Iwan-Müller-Bursian's Philologischer Jahresbericht* s'exprime ainsi dans sa *Revue de la littérature et de la philologie générale et comparée,* composée pour le Congrès des Orientalistes tenu à Londres en 1891 :

«La théorie de la parenté de l'Indo-germanique avec l'Egypto-sémite, théorie traitée à fond par Abel et prouvée par un système d'exemples gradués, n'est pas encore reconnue par la plupart des Indo-germanistes ni par tous les Orientalistes. Dans les *Wechselbeziehungen,* après les deux chapitres préliminaires sur le Gegensinn, le Gegenlaut, le Lautwuchs et le Lautwechsel, l'auteur expose la racine égyptienne *ker, kel* «courbé» avec ses correspondances indo-européennes. On est étonné de la quantité extraordinaire de ces correspondances indo-germaniques. L'auteur procède avec une précision et un soin remarquables. Nous croyons que cet ouvrage, qui éclaircit la question des lois phoniques à côté des principes de la

linguistique indo-germanique (cf. surtout le chapitre «Gesammt-Uebersicht» et «Aegyptisch-indo-europäische Ergelnisse», p. 246-502) aura consolidé fortement la théorie d'Abel. Par cet essai, l'hypothèse d'une période égypto-indo-européenne semble du moins plus admissible, de sorte que l'Égyptien doit être considéré comme les restes les plus purs de cette époque... Dans plusieurs autres ouvrages, l'auteur s'attache à démontrer sa thèse aux linguistes compétents ou à réfuter des critiques (*Aegyptisch-indoeuropäische Sprachverwandtschaft,* Leipzig 1890; *Aegyptisch und Indogermanisch.* Avant-propos. Francfort, 1890; *Lettre ouverte au prof. Dr. G. Meyer, au sujet de la parenté égypto-indogermanique,* Leipzig, 1891; *Supplément à cette lettre,* Leipzig, 1891). Ce dernier ouvrage est une réponse aux critiques formulées contre les *Wechselbeziehungen* par G. Meyer dans le *Liter. Centralblatt,* 1890, réplique à laquelle G. Meyer n'a rien répondu. Tout au contraire de ce linguiste, C. de Harlez, l'orientaliste bien connu s'est récemment prononcé, avec d'autres, pour Abel, en présentant les derniers ouvrages de celui-ci à l'Académie Royale de Belgique. Il déplore que les linguistes se tiennent enfermés, en général, dans le cercle trop étroit de l'unique famille indo-européenne. Les études d'Abel les feraient sortir de ce cercle étroit et leur donneraient accès à des découvertes inattendues. Dans tous les cas, les indo-germanistes travailleraient sur une base insuffisante. On prenait pour règle de l'esprit humain ce qui n'est que procédé habituel d'une race. Mgr. Harlez recommande les recherches d'Abel, mais il s'abstient encore d'émettre un jugement définitif. Ainsi — Dr. Ziemer reprend — tandis que les Orientalistes inclinent de plus en plus à se ranger à l'avis d'Abel, les Indo-germanistes se réservent encore pour la plupart, s'en tenant à leur point de vue pour rejeter les lois phoniques exposées par Abel. C'est pourquoi l'auteur justifie encore une fois ces règles dans le second appendice de son *Supplément à la lettre ouverte;* cf. la déclaration faite par un linguiste dans *Asiatic Quarterly Review,* 1891, p. 260. Dans la même revue, p. 264, il y a aussi un article d'Abel sur la psychologie du langage (*The Psychology of Language,* Lecture delivered in connection with the Ninth International Congress of Orientalists) semblable aux autres écrits de l'auteur sur la même science. L'esprit du langage, c'est son domaine incontesté; tandis qu'il est entré dans le champ de la linguistique indo-européenne comme conquérant, il doit ici gagner le terrain pied à pied.